CONSIDÉRATIONS

N° 164.

SUR LA

TOPOGRAPHIE MÉDICALE DE BADAJOZ;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 16 août 1826, pour obtenir le grade de Docteur en médecine,

PAR ARMAND-CLAUDE LEGROS DE MÉRICOURT,

Chirurgien aide-major au trente-cinquième régiment de ligne; Chevalier de l'ordre de CHARLES III d'Espagne.

Comme on distingue les climats par les degrés de latitude, on pourrait les distinguer, pour ainsi dire, par les degrés de sensibilité.

MONTESQUIEU, *Esprit des lois*, liv. 14, chap. 2.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1826.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LANDRÉ-BEAUVAIS, Doyen.	Messieurs
Anatomie	CRUVEILHIER.
Physiologie	DUMÉRIL, *Examinateur.*
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN fils, *Examinateur.*
Histoire naturelle médicale	CLARION.
Pharmacologie	GUILBERT, *Président.*
Hygiène	BERTIN.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. ROUX.
Pathologie médicale	FIZEAU. FOUQUIER.
Opérations et appareils	RICHERAND, *Suppléant.*
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	DÉSORMEAUX.
Clinique médicale	CAYOL. LAENNEC. LANDRÉ-BEAUVAIS. RÉCAMIER.
Clinique chirurgicale	BOUGON. BOYER. DUPUYTREN.
Clinique d'accouchemens	DENEUX.

Professeurs honoraires.

MM. CHAUSSIER, DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, DUBOIS, LALLEMENT, LEROUX, MOREAU, PELLETAN père, PINEL, VAUQUELIN.

Agrégés en exercice.

Messieurs	Messieurs
Arvers.	Maisonnabe.
Breschet.	Moreau.
Capuron.	Murat.
Chomel, *Examinateur.*	Parent du Chatelet.
Cloquet aîné.	Pavet de Courteille.
Coutanceau.	Ratheau.
De Lens.	Richard, *Examinateur.*
Gaultier de Claubry.	Rullier.
Gérardin.	Ségalas, *Suppléant.*
Guersent.	Serres.
Jadioux.	Thévenot.
Kergaradec, *Examinateur.*	

Par délibération du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON AMI,

MON FRÈRE ALPHONSE DE MERICOURT,

Sous-Inspecteur des finances.

Gage d'une amitié qui ne peut finir qu'avec la vie.

A. C. LEGROS DE MÉRICOURT.

INTRODUCTION.

Vouloir donner aux théories médicales une extension illimitée, vouloir les rendre communes à tous les pays, comme à tous les individus, est une des erreurs qui ont le plus nui aux progrès de la science et au bien de l'humanité. Il en est pour les principes de l'art médical comme pour les règles politiques qui gouvernent les différentes sociétés : dans l'un et dans l'autre, il faut avant tout consulter les mœurs, les usages, les habitudes, le développement des facultés intellectuelles, résultant de la double influence du gouvernement et du climat ; et un code et une médecine universels ne sont que de brillantes erreurs, dans l'application desquelles on rencontrera sans cesse d'insurmontables difficultés.

Ce n'est qu'à force de recherches, de comparaisons multipliées sur l'état physique des différens peuples, en mettant en commun des observations puisées sous différens climats, et ne formant qu'un seul faisceau de toutes ces lumières divergentes, que l'on parviendra à créer une bonne géographie médicale, ouvrage immense, indispensable, qui manque à la science. J'apporte aujourd'hui mon tribut à cette vaste entreprise : trop heureux si je puis fournir une pierre pour l'élévation de ce beau monument !

Jeté par les circonstances et les hasards de la guerre sur la terre d'Espagne, à même d'observer les maladies qui pèsent sur la population d'une de ses provinces, j'ai cherché à me rendre compte des différences notables que ces maladies laissent apercevoir dans leurs symptômes, leur marche, leur terminaison, par rapport aux affections du même genre qui affligent les habitans de nos climats. Ce travail, sans doute, sera loin de présenter les développemens dont il est susceptible ; le temps qui nous presse, le peu de renseignemens positifs que nous avons pu trouver dans le pays même, ne nous ont permis que de présenter ici l'esquisse d'un sujet auquel on aurait pu donner une grande extension.

Nous avons divisé cet aperçu en cinq chapitres. Le premier traitera des localités et de la population de l'Estramadure en général, et de Badajoz en particulier ; le second, de ses productions; le troisième, du climat et de la température ; les mœurs, le régime de vie, le tempérament des habitans, seront le sujet du quatrième ; et le cinquième sera consacré à l'énumération des maladies, et à l'histoire rapide de quelques-unes d'entre elles qui présentent un caractère particulier.

CONSIDÉRATIONS

SUR LA

TOPOGRAPHIE MÉDICALE DE BADAJOZ.

CHAPITRE PREMIER.

Aspect général de l'Estramadure, et de Badajoz en particulier.

C'est en vain que le voyageur égaré cherche sur cette terre classique les traces de l'ancienne Espagne, de cette Espagne qui, par sa position, son commerce, ses victoires, ses arts et ses sciences, a résisté à tous les conquérans, a dominé le monde, a coopéré à sa civilisation; il ne trouve plus aujourd'hui qu'un peuple dégénéré, devenu tributaire de ceux qu'il a instruits et enrichis. Charles III, le plus grand roi que compte l'Espagne moderne, sentit que la prospérité de ses peuples ne devait plus dépendre des richesses du Nouveau-Monde, qui n'avaient servi qu'à diminuer sa population, à détruire son industrie, en changeant la direction de ses idées. Ce fut en vain qu'il tenta cette grande réforme; il ne parvint qu'à retarder la chute de ce colosse, dont il n'existe aujourd'ui que le fantôme, dautant plus hideux que, hors de la civilisation, il n'en a conservé que les vices, et présente encore partout l'empreinte du terrible règne de Philippe II.

Si l'on considère l'Estramadure, comme toutes les autres provinces du royaume, où chacune, isolée de la capitale dont elle n'espère ni secours ni lumières, et qui, faute de commerce, doit se suffire à elle-même, vivre avec ce que la nature lui a accordé, se gouverner presque avec ses lois et ses usages particuliers ; sans doute l'Estramadure doit être considérée comme une des plus favorisées de la péninsule. Ses grains, ses vins, ses bestiaux, ses fruits, ses oliviers, ses légumes, ses mines d'or et d'argent, lui permettent de se suffire à elle-même. La nature semble lui avoir prodigué tous les biens dont elle est distributrice. Quelles idées tristes ne doit pas éprouver le philanthrope, en voyant tant de richesses perdues par l'insouciante oisiveté de ses habitans ; en contemplant tant de sources de félicité, près d'elles la misère avec les maux qui l'accompagnent, et l'Estramadurien couché nonchalamment sur une terre sans sillons à qui il demande des productions sans lui offrir en échange quelques gouttes de sueur, regrettant de ne plus pouvoir aller au-delà des mers chercher des trésors, tandis qu'il n'a qu'à gratter cette terre encore vierge, pour voir s'élever aussitôt de sa surface, de riches et abondantes moissons ! Mais cette fertile Estramadure, patrie des héros de tous les siècles (1), autrefois couverte de villes florissantes et populeuses, de monumens magnifiques, dont la population excédait trois millions, se trouve réduite à quatre ou cinq cent mille âmes, dispersées sur douze cents lieues carrées.

Les causes principales de cette énorme différence peuvent être attribuées au célibat, aux pestes de 1348 et de 1350, à l'expulsion des Maures et des Juifs, aux nombreuses émigrations pour l'Amérique, aux levées, aux remplacemens, aux proscriptions. Ce qu'il y a de certain, c'est que, depuis le quinzième et le seizième siècle, plus de quarante bourgs ou villages qui existaient dans le rayon de dix lieues aux environs de Badajoz, ont entièrement disparu.

---

(1) Le fameux Pizarre, le divin Morales, l'intrépide Vasco Nuñes de Balboa, et le trop célèbre Manuel Godoy, prince de la Paix.

Si l'on jette ses regards sur la capitale de la province, on cherche en vain des traces de son ancienne splendeur. Badajoz, ville forte, fut bâtie par les Romains qui la nommèrent *Pax-augusta*. Les Goths et ensuite les Maures, les remplacèrent. Ces derniers y élevèrent un château-fort qui la dominait, et parmi les ruines duquel on remarque encore une mosquée avec des inscriptions arabes (1).

Avant la campagne de l'indépendance, Badajoz avait une population de seize mille âmes; mais une guerre longue et opiniâtre, et deux siéges complets, surtout le dernier en 1812, ont laissé des traces de la valeur et de la générosité française, et de la férocité des Anglais qui se vengèrent, sur leurs alliés, d'une première défaite, et de la résistance plus qu'humaine qu'y firent une poignée de braves contre une armée entière commandée par leur général le plus renommé.

Placée au milieu des ruines, cette ville n'a pas aujourd'hui plus de sept à huit milles âmes; sa partie moyenne est la seule qui soit restée debout. Toutes les maisons qui avoisinent le rempart, n'offrent plus que des décombres, où vont se réfugier quelques malheureux sans asile.

On y voit encore plusieurs places publiques vastes et commodes. Celle que l'on nomme *Plasa alta*, où se tient le marché, celle de *San-Juan*, située au centre de la ville, où est bâtie la cathédrale. On y trouve de plus trois églises, cinq couvens d'hommes, huit de femmes, une maison de congrégation de St.-Vincent-de-Paule, un séminaire, un arsenal et un collége d'artillerie. Les rues sont en général étroites et mal pavées. Il y règne la plus grande malpropreté; elles offrent le spectacle le plus dégoûtant. Outre que quelques-unes, quoiqu'habitées, sont dési-

---

(*a*) Badajoz est située au 38.me degré 42 minutes de latitude, et au 8.me degré 50 minutes de longitude; à 65 lieues de Madrid, sur la route de Lisbonne; à une lieue de la frontière du Portugal, 3 lieues d'Elvas et de Campo-Mayor, sur la rive gauche de la Guadiana, vers son confluent avec la Gévora, au milieu d'une plaine fertile.

gnées par une police imprévoyante pour servir de réceptale aux immondices de toute espèce, dont la quantité est d'autant plus grande que les maisons sont presque toutes dépourvues de latrines ; on y rencontre de plus à chaque pas des cadavres d'animaux domestiques, qui y demeurent jusqu'à ce que la putréfaction et les insectes les aient entièrement détruits. Les marchés, les boucheries, ne sont soumis à aucune inspection. La seule loi de salubrité qui existe, c'est que tout animal qui doit être abattu pour les besoins de la ville, doit y entrer sur ses pieds.

Les hôpitaux civils et militaires, les casernes sont dans un état déplorable : les hommes y sont entassés, étendus par terre, sans nourriture, sans soins, abandonnés à la cupidité d'un directeur, et aux tourmens de la plus affreuse misère. Le service de santé y est entièrement négligé : des barbiers faisant fonctions de chirurgiens, et qui n'ont d'autre mérite que d'avoir la prudence de saigner les veines de la main ; des médecins à qui l'on défend la lecture des livres de médecine étrangers ; et des pharmaciens dont la cupidité entrave toujours le traitement chez les malades peu fortunés : ces abus et tant d'autres qu'il serait facile de signaler, tiennent dans ce pays sans communication, à l'éloignement du gouvernement, qui, ne pouvant voir par lui-même, abandonne tous ces soins à des capitaines-généraux, dont le seul but est de faire promptement fortune, persuadés qu'ils sont, que le pouvoir ne restera pas long-temps entre leurs mains, et qu'une cabale, quelques soins qu'ils eussent pris de gouverner avec justice et intégrité, les aura bientôt renversés, ce que l'événement ne tarde pas à justifier.

Les maisons de Badajoz sont disposées de manière à offrir des locaux avantageux selon la saison. Dans l'hiver, c'est au premier étage que les habitans séjournent ; en été ils logent au rez-de-chaussée, où ils trouvent une fraîcheur continuelle qui devient souvent très-nuisible à la santé. Car, si en venant du dehors on a l'imprudence de se découvrir, la transpiration s'arrête, et de là tous les maux qui accompagnent cette suppression. Aussi remarque-t-on qu'il y

a peu de mal dies en hiver ; et que c'est en été , et surtout en automne qu'elles commencent à se développer.

Un des plus graves inconvéni ns de Badajoz est le manque de fontaines. Il n'y en a pas une seule dans l'intérieur de la ville , quoiqu'il eût été facile d'en établir , les sources des environs étant nombreuses et abondantes. Parmi ces sources sont celles de *Révillas de cavalleros* , *de la Rana* , et celle de *Santa engracia* où les Français triomphèrent de l'armée de gauche espagnole le 13 février 1811. C'est aussi là que mourut Arcoaguero le 13 septembre 1821.

L'éloignement de ces fontaines est sans doute cause que les habitans n'en font usage que dans les temps de sécheresse , lorsque leurs citernes viennent à s'épuiser. L'eau de la Guadiana (*a*) est aussi peu employée. En été le courant de la rivière s'arrête presque entièrement, et passerait facilement à travers une ouverture d'un pied de diamètre ; aussi acquiert-elle toutes les qualités malfaisantes des eaux stagnantes. Les chevaux que l'on y mène à l'abreuvoir sont tous atteints de crevasses aux jambes. L'on emploie donc pour boissons et pour la préparation des alimens , l'eau de citerne , dont chaque maison est pourvue. Ces citernes profondes , bien construites et bien entretenues , offrent un liquide frais , pur et limpide , surtout lorsqu'on a eu soin de ne le recueillir qu'après que les premières pluies ont purgé l'atmosphère, et nettoyé les terrasses et les conduits. Il est cependant dangereux de s'abandonner imprudemment au plaisir momentané que la fraîcheur procure : ceux qui en font un usage immodéré et peu circonspect , ne tardent pas à en ressentir les effets funestes.

(*a*) Le pont qui traverse la Guadiana est magnifique. Quoique moderne, il peut être comparé aux plus beaux ouvrages de l'antiquité. Il a 28 arches et plus de 500 mètres de longueur. Il fut commencé en 1511 sous les auspices du cardinal Ximenes de Cisneros, continué sous le règne de Charles v et de Philippe ii, et terminé en 1592. Quoique très-élevé au-dessus du sol, il a couru souvent de grands dangers par les inondations.

Il y a aussi plusieurs sources d'eaux minérales. Une d'elles, située dans le lieu appelé *Télénas*, contient du gaz acide carbonique. Je l'ai ordonnée dans les convalescences des différentes maladies inflammatoires, et j'en ai toujours obtenu de bons effets.

CHAPITRE II.

Des productions.

La province de l'Estramadure est trés-productive en grains de toute espèce, en vins délicieux. Les fruits sont en général mauvais, faute d'être greffés. Ses oliviers, quoiqu'en petit nombre, depuis la guerre où ils furent tous coupés, donnent une huile qui égale celle de l'Andalousie. Les oranges ne valent pas celles du Portugal : les melons et les pastèques y sont excellens. Mais ce qui fait la richesse de cette contrée, ce sont les bestiaux. On sait que tous les mérinos d'Espagne y viennent passer la mauvaise saison. Le porc y est petit, mais très-recherché. Les jambons et les saucissons de l'Estramadure, jouissent d'une réputation méritée. Le cheval noble et vigoureux est apprécié dans les remontes de cavalerie. Le bœuf, quoique petit, fournit une chair délicate : ce bétail est souvent frappé d'épizootie meurtrière qui en détruit un grand nombre. On doit principalement l'attribuer à ce que, quand les chaleurs ont desséché les étangs, le peu d'eau qui y reste contient une grande quantité de substances animales et végétales en putréfaction : les bœufs qui vont s'y désaltérer, ne tardent pas à être atteints d'une inflammation qui, le plus souvent, se termine par la mort dans les quarante-huit heures. Le principal symptôme est une dysurie très-intense. J'ai toujours trouvé à l'ouverture, la vessie très-enflammée, parsemée de taches rouges, et contenant une plus ou moins grande quantité d'urine sanguinolente. Malgré l'invitation de ne pas faire usage de la viande de ces animaux morts de l'épizootie, les habitans ne laissent pas d'en manger la chair soit fraîche, soit salée, soit transformée en sau-

cissons ; et je n'ai jamais entendu dire que quelques-uns en aient été incommodés.

Il est difficile de connaître au juste le produit de la province, mais on peut tirer des conséquences en sachant que la dîme a rapporté à Badajoz en 1824, cinq mille fanègues (*a*) de différens grains tels que froment, avoine, orge, etc. Ce produit s'est élevé en 1825 à neuf mille fanègues des mêmes denrées. Les vignes qui sont aux environs de la ville ne donnent annuellement que trente mille arobes (*b*) de vin ; plus tard, elles en produiront d'avantage, les ceps étant nouveaux, les anciens ayant été détruits comme les oliviers, dans la guerre de l'indépendance. Il ne faut pas non plus prendre ces données comme règles générales, la province offrant des terrains inégalement fertiles. La moitié qui est vers le septentrion, et qui comprend : *Placentia*, *Alcantara*, *Cacères* et *Truxillo* est la moins productive. L'autre moitié ou méridionale, appelée *Véga* (*c*) de la *Guadiana*, et qui renferme *Badajoz*, *Mérida*, la *Séréna* et *Liérena* est beaucoup plus abondante et aussi la plus peuplée. La terre produit à proportion des bras qui la cultivent ; mieux soignée, elle rend davantage ; plus on y met d'hommes et de bétail, plus elle fournit d'excédent à leur entretien. On ne sait où peut s'arrêter cette augmentation continuelle et réciproque de produits et de cultivateurs. Au contraire, les terrains non cultivés perdent leur fertilité. Moins un terrain compte d'hommes, moins il produit de denrées ; c'est le défaut d'habitans qui l'empêche de nourrir le peu qu'il en a, et dans toute contrée qui se dépeuple, on doit tôt ou tard mourir de faim.

Ce que l'on peut assurer, c'est que l'on obtiendrait des résultats infiniment plus heureux, si l'agriculture n'y était pas entièrement

---

(*a*) La fanègue, cette mesure, équivaut à notre boisseau.

(*b*) L'arobe, mesure des liquides, varie selon les provinces. En Estramadure comme en Castille, elle contient 16 litres.

(*c*) *Vega* signifie *plaine fertile*.

négligée ; et la preuve, c'est que malgré l'insouciance de ses habitans, quoique plus de la moitié du terrain reste en friche, quoique l'on n'y connaisse encore que la charrue qui était en usage il y a deux mille ans, elle produit assez pour subvenir à tous les besoins. L'asperge y vient sans soins, l'artichaut est avantageusement remplacé par un chardon sauvage très-abondant (*a*) ; l'on y trouve l'*oranger*, le *citronier*, le *dattier* (*b*), le *jujubier* (*c*). A ces fruits délicieux l'on peut ajouter les *cotufaces* (*e*), les *madrognos* (*d*), une espèce de petit *palmier* (*f*) dont on mange la tige, ainsi que les glands d'un certain chêne (*g*), la *raquette* (*h*) ou figue de Barbarie, dont le fruit doux et sucré est fort agréable. Il serait facile d'y faire venir le *nopalli* (*i*) de l'Inde qui ne diffère du précédent, qu'en ce que ses fleurs sont un peu plus rouges, et ses épines moins grandes. On y naturaliserait promptement la cochenille, qui offre un produit si avantageux. Les essais que l'on en fait à Cadix et dans le royaume de Murcie, ont pleinement réussi.

Les haies sont formées dans quelques parties de l'*aloès pite* ou agave américaine, dont les feuilles longues et charnues armées de dards, forment des remparts impénétrables, servent à la nourriture des bestiaux, et par les fils parallèles que présente son tissu, offrent aux arts un produit qui peut remplacer avantageusement le chanvre pour faire des cordes, des toiles et des ouvrages très-délicats.

Le gibier de toute espèce y est commun et à bon marché : outre les *lièvres*, *perdrix*, *lapins*, *bécasses*, l'on y trouve des *outardes*,

---

(*a*) Carduunculus, chardon de Barbarie.
(*b*) Phœnix dactylifera.
(*c*) Rhamnus zizyphus.
(*d*) Cyperus esculentus.
(*e*) Arbutus unedo.
(*f*) Chamærops humilis.
(*g*) Quercus ballota edulis.
(*h*) Cactus opuntia.
(*i*) Cactus cochenillifer.

des *canepetières*, des *tourterelles* et nombre d'oiseaux de différentes espèces.

Le botaniste peut y faire d'assez amples récoltes ; il y rencontrera le *artium mono permum*, le *solanum sodomæum*, le *melia azedarac*, le *celsia cretica*, le *lotus creticus*. le *statice ferulacea*, le *narcissus serot nus*, le *phaca bætica*, l'*astragalus bæticus*, l'*aristolochia bætica*, la *drosera lusitanica*, et le *mesembrianthenum crystallinum*.

Les insectes quoique rares offrent des genres et des espèces curieux. J'y ai trouvé les suivans :

Scarites polyphemus.
——— planus.
Buprestis tenebricosa.
——— fidelissima.
Ateuchus sacer.
——— pilularius.
——— flagellatus.
Copris hispana.
Hister major.
Onitis Vandelli.
Sphodrus complanatus.
Onthophagus Schreberi.
Trox granulatus.
Cebrio xanthomerus.
Clerus myrmecodes.
Dermestes vulpinus.
Geotrupes lævigatus.
——— momus.
Oryctes silenus.
Melolontha pilosa ?
Cetonia morio.
——— pilosa.
Erodius europæus.
Zophosis minuta.
Pimelia obesa.
——— muricata.
Tentyria orbiculata.
Scaurus punctatus.
Cistela ruficollis.
Brachycerus hispanicus.
Liparus alternans.
Thylacites elongatus.
Cleonis excoriata.
Rhinobatus acanthii.
Callidium strepens.
Lema asparagi.
Chrysomela diluta.
——— spartii.
Coccinella XI maculata.
Plusieurs espèces de myrmiléons, d'araignées, de gryllus, de scorpions, d'asiles, de scolia, de lygæus, de criquets, de truxallis, et d'autres coléoptères inconnus aux plus savans entomologistes.

Malgré l'opinion de l'immortel auteur de l'Esprit des lois, il est certain qu'il y existe des mines d'or et d'argent, ainsi que du plomb,

de l'étain, du mercure. C'est à quatre lieues de Truxillo, que se trouve un phosphate de chaux très-curieux.

CHAPITRE III.

Du climat et de la température.

Le climat de Badajoz est peut-être le plus chaud de l'Espagne, et le degré où il se trouve, n'est point en rapport avec la chaleur que l'on y éprouve. Cela tient sans doute à ce que Badajoz, enfermée dans un vallon, entourée au loin de hautes montagnes, ne reçoit aucun vent qui puisse rafraîchir sa température. Une autre raison encore, c'est que le manque d'arbres fait qu'il n'y a jamais d'orages. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'on n'y voit de la verdure que pendant trois ou quatre mois de l'année; passé ce temps, tout est brûlé et desséché, et l'habitant ne peut pendant le jour quitter sa demeure. Si je peux me fier à l'instrument dont je me suis servi, la chaleur du mois de juillet et août de 1824, a souvent été de trente-huit à trente-neuf degrés. Il est vrai que cette chaleur serait celle du Sénégal. Ce que je puis affirmer, c'est qu'un œuf placé dans le sable, ou cassé dans de l'huile, exposé au soleil à midi, cuisait très-promptement; et qu'à onze heures ou minuit, les pièces de canon placées sur le rempart, ne permettaient pas d'y placer la main. Cette excessive chaleur était surtout sensible sur l'économie, quand elle était accompagnée d'un vent particulier, que l'on nomme dans le pays *solano*. C'est le *lévanté* de Cadix, le *narmatlan* de l'Afrique, le *simoun* de l'Arabie. Ce vent qui vient de l'est est brûlant; partout où il passe, il dévore, il dessèche tout ce qu'il rencontre; l'homme et les animaux éprouvent un malaise général, qui les prive de tous mouvemens musculaires volontaires.

L'influence que les climats exercent sur les êtres organisés, ne peut être mise en doute; toute la nature vivante y est soumise: l'homme pourrait-il s'y soustraire? Non; il vit sous l'empire du cli-

mat où il est né, et, lorsque les institutions ne sont pas venues corriger cette influence, il lui doit ses facultés physiques et morales, ses passions, ses vertus, ses besoins, ses maladies; il doit vivre sur le sol qui l'a vu naître, et s'il résiste aux impressions d'une autre température bien différente de celle à laquelle il est habitué, il le doit à la faculté qu'a son corps de se plier à toutes les influences ; c'est à l'avantage qu'il a de pouvoir réprimer par son industrie, ce qu'elles ont de trop violent et de nuisible, qu'il est redevable de ce privilége; encore ne parvient-il à s'acclimater, que lorsque sa complexion organique s'est modifiée, que son tempérament a acquis les nuances et les caractères qui sont en rapport avec le nouvel ordre de circonstances physiques au milieu desquelles il est placé. En général, il n'obtiendra ce changement, il ne mettra ses organes en harmonie avec l'atmosphère qu'en payant un tribut, et ne se trouvera naturalisé qu'après avoir éprouvé une maladie plus ou moins grave. Il s'opèrera dans lui une révolution plus ou moins prompte et complète, il se façonnera au nouveau pays qui vient de l'adopter ; il échangera son tempérament *naturel* contre un tempérament *acquis*. C'est ainsi que l'Allemand, grand buveur, aimant les plaisirs de la table, l'industrie et les exercices musculaires, devient en Espagne sobre, boit de l'eau, recherche le repos et l inaction. Voilà sans doute aussi la raison pour laquelle les colonies du Nord se sont toujours améliorées, tandis que dans le Midi leur prospérité a décru. En Espagne, les colons qui sont venus s'y établir, étaient, après quelques années, aussi paresseux que les indigènes. Ce qui serait encore une preuve qu'il est plus facile d'expatrier les habitans du Midi que ceux du Nord.

Voici les phénomènes que fait éprouver la chaleur. La première impression de la chaleur se passe sur la peau, dont la sensibilité vivement excitée, accélère la circulation capillaire cutanée, et donne plus d'activité aux fonctions de cet organe. Il en résulte une exhalation plus abondante de la transpiration ; l'irritation est même si vive dans le commencement, sur l'orifice externe des vaisseaux qui la fournissent, qu'elle en détermine l'inflammation. Les membranes

muqueuses paraissent, au contraire, avoir perdu de leur action en raison de l'augmentation que prend le système dermoïde. Leurs sécrétions deviennent plus lentes, moins abondantes : elles éprouvent une faiblesse, un relâchement dont les premiers symptômes se manifestent sur la muqueuse de l'estomac. L'appétit est irrégulier, il diminue ; une petite quantité d'alimens suffit pour l'appaiser ; les digestions languissent, elles ont besoin d'être excitées : aussi ne doit-on pas trouver étonnant l'usage que font les habitans du Midi des épices dans leurs alimens ; ils sont nécessaires pour réveiller l'action des organes digestifs, et la nature semble les leur avoir indiqués, puisque c'est dans ces climats qu'elle a fait croître les excitans les plus énergiques, et qu'elle a placé à côté de la source limpide, le giroflier, le cannellier, le poivre, le safran, la muscade, etc., etc.

Nous venons de remarquer cette prédominance du système dermoïde sur le système muqueux. Nous verrons le même phénomène avoir lieu dans le système nerveux par rapport au système musculaire.

Un sentiment de malaise, de lassitude et de pesanteur dans les membres, peu d'aptitude à soutenir les fatigues d'une route et de tout autre exercice musculaire, indiquent l'affaiblissement de ce système ; elle fait perdre à l'homme cette énergie dont il jouit dans les climats froids et tempérés. Chez l'habitant du Nord, le mouvement est un besoin ; chez celui du Midi, c'est un travail pénible, et le plus grand bonheur pour lui c'est l'inaction et le repos (1) : aussi

---

(a) Les anciens, dans leurs différentes théogonies, avaient subi eux-mêmes l'influence de cette vérité en donnant à leurs dieux leurs propres passions, et les faisant jouir dans le ciel des plaisirs qui leur semblaient devoir être mis au-dessus de tous les autres. C'est ainsi que les Égyptiens, les Grecs et les Romains, habitans des contrées du midi, faisaient du repos éternel la suprême félicité de leurs dieux, tandis que les Scandinaves et les autres peuples du nord se représentaient leur terrible Odin au milieu de ses élus, ne s'occupant dans ses palais de nuages que d'exercices guerriers et de combats sans fin.

les formes extérieures les font tout de suite reconnaître. Cet état d'affaiblissement s'étend jusque sur les muscles de la vie organique, et contribue à cette inertie des organes digestifs. La respiration est lente et prolongée, et ne fournit au sang que fort peu du *stimulus* qui lui est nécessaire. Ce liquide excite faiblement le cœur : aussi la circulation est-elle souvent peu sensible, et le pouls mou et disparaissant sous la pression du doigt, quand des circonstances particulières ne viennent pas troubler son état naturel. Les joues sont peu colorées, ainsi que les lèvres; cette diminution d'action de tout le système vasculaire est bien plus sensible dans les veines; leur dilatation plus forte est presque permanente, et indique la lenteur de la circulation, qui n'est pas aidée par l'action musculaire.

Mais lorsqu'on reporte son attention sur les nerfs, l'on voit ce système prendre une supériorité marquée sur tous les autres : une irritation générale en est l'effet, ainsi que tous les signes qui caractérisent le tempérament nerveux.

D'après ce que nous venons de dire, les individus qui couvrent la surface de la terre, sont naturellement classés en deux tempéramens primitifs, selon l'influence du chaud ou du froid, et où prédomine le système nerveux ou musculaire ; les autres tempéramens ne sont que des combinaisons avec prédominance de l'un ou de l'autre, selon qu'on se rapproche de l'une des extrémités où le caractère est fortement tranché, en mettant cependant à part diverses circonstances locales, telles que l'élévation ou l'abaissement du terrain, l'exposition de la contrée, la proximité des hautes montagnes, le voisinage de la mer; enfin, certaines habitudes propres à quelques peuples, ses lois, ses usages, sa manière de vivre, etc.

Considérant donc le climat et surtout la chaleur agissant sans obstacles sur les individus, l'on peut établir que le portrait de l'Estramadurien, est le type du tempérament de l'extrémité méridionale de l'Europe.

CHAPITRE IV.

Du tempérament, des mœurs, du régime de vie des habitans.

L'Espagnol de l'Estramadure est d'une stature médiocre ; sa physionomie est expressive, son regard vif, pénétrant et peignant l'agitation de son âme. Son attitude est fière, sa démarche noble et un peu cadencée, ses cheveux noirs et épais, son teint brun olivâtre ; sa peau chaude, sèche, hérissée de poils, une maigreur sensible ; cependant des muscles bien dessinés et une contractilité très-énergique, mais de peu de durée, complettent son portrait physique.

Emporté par l'ardeur des plaisirs de l'amour, il aime avec fureur ; prodigue de sacrifices, il est jaloux, colère, vindicatif. Le plaisir étant l'attrait qui nous porte à nous reproduire, l'on serait tenté de croire que ces individus, doués d'une grande sensibilité, sont plus portés à cet acte que les autres ; cependant, si leurs désirs sont plus vifs, leurs moyens de les satisfaire sont plus bornés ; l'absence de cette force musculaire, les pertes qu'occasionnent ces jouissances, les jettent bientôt dans une débilité dont ils ont beaucoup de peine à se rétablir. De là cette galanterie romanesque qui satisfait à son imagination et à sa vanité, et qui lui sert à dissimuler la nullité de ses forces physiques.

L'Espagnol est sobre et paresseux. Je joins ces deux caractères, parce qu'ils viennent l'un de l'autre. Sa sobriété et sa paresse tirent leur source du petit nombre de besoins qu'il a à contenter. Se sentant riche de la libéralité du sol et du climat, ce mortel favorisé par le sort a moins de motifs de secouer la douce paresse qui suffit à son bonheur. D'ailleurs les liqueurs fermentées lui sont nuisibles, une petite quantité d'alimens communs lui suffit ; une habitation fraîche et même humide est ce qui lui plaît, un lit dur est l'objet de ses désirs ; ses vêtemens légers sont de toutes les saisons, et ne se composent guères que d'un manteau. Son esprit laissé sans culture, son ju-

gement sans exercice, ont perdu toutes leurs forces. La vie oiseuse une fois adoptée, il serait impossible de le soumettre à toute autre qui nécessiterait quelque travail et fixerait son attention. Aussi l'oisiveté est-elle son plus grand bonheur. S'il peut vivre sans travailler, il croit ressembler à un grand seigneur; et le mendiant qui a récolté de quoi acheter quelques pois chiches et un peu de tabac pour faire un *sigarito*, enveloppé dans son manteau, passe-t-il devant l'artisan en le regardant d'un air de pitié et de commisération. Outre son énervation musculaire, une autre cause de sa paresse vient des secours qu'elle rencontre de toutes parts. Quelques couvens emploient une partie du surplus de leurs revenus à exercer l'hospitalité envers une foule de vagabonds, qui préfèrent aller partager avec ces bons pères les produits de la dîme, plutôt que de se livrer à des travaux utiles.

Bien différent de l'homme du Nord, duquel Montesquieu a dit qu'il faut l'écorcher pour le châtouiller, la moindre douleur est tout de suite portée au plus haut degré : chez l'Espagnol, du spasme à l'atonie, il n'y a qu'un pas; aussi faut-il sans cesse et tour à tour le calmer par des tempérans, ou le soutenir par des toniques. A peine est il atteint d'un mal physique, que son imagination exaltée lui fait envisager de grands dangers; il se laisse facilement abattre, et toutes ses idées sont dirigées vers la mort qui est souvent fort éloignée : aussi appelle-t-il presque toujous le confesseur avant le médecin.

La nourriture la plus ordinaire des habitans de Badajoz, se compose de viande de cochon sous toutes les formes. Les sauces sont toujours épicées d'une grande quantité de piment en poudre. Pendant l'été, riches et pauvres, font usage d'un mets qu'ils nomment *gaspacho*, dont la composition est aussi étrange que le nom. C'est un mélange de pain coupé en petit morceaux, de beaucoup d'eau froide, d'un peu de vinaigre et d'huile, auquel on ajoute de l'ail, des ognons, des pimens verts et des tranches de concombres. Ils ont tant de confiance dans cet aliment ainsi préparé, qu'ils l'emploient souvent comme première médication dans le début des maladies. Le

pain y est très-compacte et peu levé. Le chocolat, comme on sait, fait la base de leur nourriture. Ils en prennent ordinairement trois fois par jour.

CHAPITRE V.

Histoire des maladies.

En médecine, quelque théorie qu'on adopte, quelque doctrine qu'on admette, pour parvenir à un diagnostic sûr, à un traitement rationnel, il sera toujours nécessaire de tenir compte du climat, de la situation, des productions diverses; de ne point négliger la connaissance des mœurs, des professions des habitans.

Autrefois la ville de Badajoz était réputée comme très-mal saine; les garnisons ne pouvaient y séjourner que peu de temps, et se retiraient toujours après y avoir perdu, par les maladies, un grand nombre de soldats. Cette mortalité était due principalement à des fièvres intermittentes, qui, à ce que je pense, passaient, à l'insu des médecins, à l'état de fièvres pernicieuses. Voici à ce sujet une observation qui m'est personnelle.

Le 15 juillet 1824, la chaleur était excessive; depuis long-temps la pluie manquait à la terre, lorsque j'éprouvai un grand mal de tête, des douleurs dans les membres, une inquiétude vague qui m'obligeait souvent à changer de lieu, sans en rencontrer un qui me convint, et un état de somnolence qui me jetait dans un abattement général. Le second jour (16), il y eut perte d'appétit, nausées, mais point de vomissemens. Appelé vers le milieu de la journée pour aller donner mes soins à un malade, je revins chez moi accablé de fatigues; je me mis au lit, et ne tardai pas à ressentir des horripilations, des bâillemens, des frissons, des vomissemens, signes précurseurs d'un accès fébrile. Le pouls était faible et petit, la respiration difficile. A cette période succéda celle de la chaleur, qui fut accompagnée d'une soif ardente; les douleurs de la tête et des

membres devinrent plus fortes, et des sueurs abondantes vinrent terminer cet état qui dura quatre heures, et qui ne laissa qu'un peu de faiblesse, et le désir de me livrer au sommeil. Le lendemain (17) pensant que la principale cause était l'insolation à laquelle j'avais été soumis la veille, me sentant d'ailleurs dans un état satisfaisant, je voulus me livrer à mes occupations journalières : mais le jour suivant (18), dès huit heures du matin, je sentis les symptômes d'un second accès qui fut beaucoup plus violent que le précédent. La période du froid fut à peu près la même, mais celles de la chaleur et des sueurs qui durèrent près de dix heures, offrirent une intensité remarquable. L'ardeur de la peau était brûlante, sa sensibilité était parvenue à un tel degré que je pouvais à peine endurer le poids du drap, et semblais atteint d'un érysipèle général. La tête était le siége de douleurs atroces, il y avait du délire qui s'interrompait quelquefois pour reparaître ensuite. La langue était rouge sur les bords, et blanche vers le centre. Je me mis à l'usage des boissons adoucissantes, des lavemens émolliens, des bains de pieds, et dans l'intervalle, je me fis pratiquer une forte saignée au bras. J'espérais pouvoir attendre jusqu'au septième accès, terme où se jugent ordinairement ces fièvres ; mais le 20, le retour fut tellement violent, rapproché du précédent et de celui qui le suivit, qu'il n'y eut plus que quelques heures de repos. Une douleur insupportable se fixa à la tête ; il y avait impossibilité de rester debout ou assis, même pendant le temps nécessaire pour changer les draps du lit mouillés par une sueur abondante. Les urines étaient rares et d'un rouge foncé; le pouls, petit et irrégulier ; le délire presque continuel. Une soif brûlante me dévorait, et malgré la raison qui devait me gouverner, il me devenait impossible de resister au besoin invincible de boire à long traits d'une eau fraîche puisée dans une citerne. J'ai remarqué que lorsque je m'abandonnais à ce besoin impérieux, que vers la période déclinative, le calme reparaissait plutôt. Enfin, entre le cinquième et sixième accès (25), je me déterminai à faire usage d'un médicament actif. Je pris huit grains de sulfate de quinine en quatre doses. L'ac-

cès qui suivit fut très-court. Le 27, huit autres grains ; la fièvre disparut.

Les forces commençaient à revenir, quand le 31 du même mois, sans avoir commis aucun écart dans le régime, sans avoir négligé aucunes des règles de l'hygiène, je fus atteint d'un nouvel accès, avec les mêmes symptômes que les précédens. Cette fois, j'eus recours de suite au sulfate de quinine, dont j'avais retiré de si bons effets. J'en obtins les mêmes résultats ; mais huit jours après en avoir cessé l'emploi, la fièvre reparut comme lors de l'invasion. C'est alors que j'abandonnai la quinine pour m'administrer le quinquina en nature. Le succès en fut complet, en ayant continué l'usage pendant plusieurs jours, la convalescence marcha rapidement, et la guérison fut décisive.

D'après cette observation et beaucoup d'autres, ce qui m'a fait admettre pour cette fièvre un caractère pernicieux, c'est : 1.° le court espace qui existait entre un accès et le suivant, et qui n'était pas une véritable intermittence ; 2.° l'irrégularité du pouls, et surtout ce délire obscur que quelques auteurs ont donné comme signe caractéristique ; 3.° sa marche rapide ; 4.° enfin, son opiniâtreté à résister à tous les moyens simples et même au sulfate de quinine, et cédant parfaitement à l'emploi de l'écorce de quina en nature. Je pense, au reste, qu'il sera toujours impossible de donner une classification exacte et absolue des fièvres intermittentes, que toutes offrent des anomalies qui tiennent à tant de causes qu'il serait impossible de les énumérer. Je crois qu'il en est de même pour un grand nombre de maladies ; qu'ainsi les Traités de médecine n'indiquant que les règles générales, c'est au médecin à mettre à part toutes les théories absolues, à chercher dans l'observation le guide de sa conduite, et en consultant les livres, se rappeler sans cesse la restriction de Baglivi : *Vivo et scribo in aere romano.*

Depuis vingt ans ces fièvres intermittentes ont diminué sensiblement. Sans pouvoir donner de raisons positives de cette diminution, l'on admet comme une des principales, l'introduction de l'usage du

vin. Autrefois il n'existait dans la ville qu'une seule taverne ; aujourd'hui, malgré l'affaiblissement de la population, le nombre des maisons où l'on débite des liqueurs fermentées est porté à plus de trente. Ces fièvres ont été remplacées, en général, par des inflammations plus franches, par des gastrites, des gastro-entérites, des fièvres continues, etc, ou plutôt c'est toujours la même maladie qui a pris un caractère différent, l'idiosyncrasie des habitans ayant changé ; car le nombre des affections n'est pas aussi grand que le pensent quelques nosographes, qui ont pris pour des genres nouveaux tantôt des symptômes prédominans, tantôt le degré, ou le siége, ou l'intensité de la maladie ; de là ces nombreuses nomenclatures des *dartres*, des *fièvres*, des *teignes*, etc., etc., qui, dans les livres, en entravant l'étude de la médecine, donnent souvent de fausses idées sur la véritable nature du mal.

Nous avons vu que l'action des fortes chaleurs sur les tégumens en exaltait les propriétés vitales, irritait même l'orifice des exhalans au point d'occasioner leur inflammation ; de cet accroissement de vitalité résultent naturellement de fréquentes aberrations dans les propriétés de cet organe. De là naissent les maladies de son tissu, telles que les *érysipèles*, les *dartres*, les *ulcères*, les *charbons-gangréneux*, la disposition à toutes les maladies contagieuses, etc., etc. L'on conçoit de plus que la suppression des fonctions de cet organe donnera naissance à une foule d'affections internes, telles que des inflammations des *membranes séreuses et muqueuses*.

D'un autre côté, les maladies qui attaquent l'appareil de la circulation nous fournissent des preuves incontestables de l'affaiblissement déterminé dans ce système par l'influence de la chaleur, affaiblissement d'autant plus sensible, que les fibres vasculaires sont plus lâches. Aussi les veines et le système capillaire sont-ils plus exposés aux affections qui en dépendent.

Aux signes et aux causes que j'ai déjà indiqués de la diminution de la force contractile du cœur, j'ajouterai que les affections de cet organe y sont très-communes. Un médecin du pays, instruit et à la

hauteur de toutes nos connaissances, m'a assuré que, dans le petit nombre de cadavres qu'il a examinés, il a souvent observé la dilatation des *oreillettes*.

C'est à ces causes que l'on doit attribuer les maladies bilieuses, les embarras du foie, de la rate, du poumon; les congestions cérébrales, les engorgemens des viscères abdominaux, les hémorrhagies passives, les aliénations mentales. J'ai vu à Badajoz un grand nombre d'individus être attaqués de scorbut; ordinairement il faisait peu de progrès, et cessait aussitôt l'apparition des oranges et des légumes.

Déjà vivement excité par l'influence du climat, le système nerveux passe facilement, par les causes les plus légères, à une exaltation très-forte, soit générale, soit partielle, qui donne lieu à une foule de maladies. Les enfans étant ceux dont les nerfs ont le plus de mobilité, c'est aussi chez eux que les maladies de ce système sont le plus fréquentes; ainsi l'on observe souvent le tétanos des nouveau-nés, les convulsions, les névroses, etc. Au reste, toutes les autres affections ont une disposition à devenir convulsives, et sont presque toujours compliquées de symptômes nerveux qui doivent fixer l'attention du médecin.

Dans les pays chauds les enfans sont hâtifs, mais surtout le sexe féminin. L'explosion de la puberté se fait de bonne heure; leurs idées et leurs passions éclatent avant le temps; le développement du système nerveux, le goût du repos, le genre de vie indolente, à laquelle les femmes sont condamnées par les mœurs, les usages et par le sentiment habituel de la faiblesse et l'impossibilité d'agir sans une extrême fatigue au milieu d'un air embrasé, rendent son économie animale plus sujette aux états spasmodiques, et en même temps donnent naissance à tous les écarts des imaginations mélancoliques et passionnées. A treize ans, elles peuvent être mères; mais à trente-cinq ou trente-six ans elles ont perdu tous leurs charmes et ont atteint l'âge critique.

Parmi les nombreuses maladies auxquelles tous les êtres sont sujets, il en est qui leur sont propres. Les grossesses sont souvent trou-

blées par des embarras gastriques, des vertiges, des coliques de toute espèce, des hémorrhagies abondantes, surtout au moment de l'accouchement. Les nourrices ont en général peu de lait. Les chutes de matrice sont très-fréquentes. J'ai observé à Badajoz plusieurs cancers du sein. Presque toutes les femmes y sont atteintes de leucorrhée ou fleurs blanches, que l'on doit attribuer à l'usage du *brazero*, qui remplace nos chauffrettes, mais qui fournit plus de chaleur. L'habitude où les femmes sont de s'asseoir dans les églises sur des dales froides et humides pouvait bien y contribuer.

Dans l'énumération que je viens de faire des maladies qui ont plus ou moins de ressemblance avec celles de nos climats, et qui affligent la population de Badajoz, il en est une qui mérite d'être remarquée, et dont l'histoire pourra donner une juste idée de la manière dont se comportent certaines inflammations, de leur marche rapide, et surtout du mode de traitement : je veux parler du *charbon* ou *pustule maligne*. Cette affection est tellement commune, qu'il est rare de trouver un homme du peuple qui ne porte une cicatrice annonçant qu'il en a été atteint.

I.re OBSERVATION.

Francisco Lopez, berger de profession, âgé de vingt-sept ans, d'une constitution robuste, véritable type de l'Estramadurien que nous avons décrit plus haut ; s'étant endormi sous sa tente, vers le milieu du jour, le 2 juillet 1824, soumis à une chaleur de trente-cinq degrés, sentit en s'éveillant une légère démangeaison au côté gauche du cou ; bientôt il s'aperçut que cette partie rougissait. Instruit par l'expérience et parce qu'il avait déjà vu chez ses compatriotes, il soupçonna qu'un *charbon* allait se développer, il se hâta d'abandonner la garde de son troupeau pour venir à la ville réclamer les soins nécessaires.

Je fus appelé, et lorsque je l'examinai six heures après l'invasion de la maladie, cet individu offrait les caractères suivans : le côté gauche du cou ainsi que la face étaient rouges, et tellement gonflés, qu'on

ne pouvait plus distinguer l'œil. La saillie de la mâchoire était effacée, et ce gonflement emphysémateux se prolongeait sur l'épaule et le bras dont la peau était tendue et luisante. A la partie moyenne du *sterno-mastoïdien*, l'on apercevait une tâche dure, aplatie, légèrement circonscrite de la grandeur d'une pièce de vingt sous ; la langue était rouge et sèche, le pouls petit et dur. Le malade se plaignait d'une forte démangeaison vers le lieu de la pustule ; il éprouvait un sentiment de strangulation accompagné d'une soif ardente et quelquefois d'envies de vomir.

Je lui proposai la cautérisation ; mais il s'y refusa, disant qu'il voulait s'appliquer un baume que lui avait envoyé un chanoine, et qu'il savait avoir guéri un grand nombre de malades. Ce baume, qui contenait beaucoup d'alcali volatil, pouvant remplacer les autres caustiques, à la manière desquels il devait sans doute agir, je n'insistai pas, voyant d'ailleurs que sa résolution était bien prise; mais je l'engageai à joindre à l'application de son baume, une potion dont je lui fis la recette, et dont la base était le *quinquina* et le *camphre*. Il prit pour boisson une limonade édulcorée.

Je revins cinq heures après pour m'informer du malade, quel fut mon étonnement de le rencontrer dans un état désespéré. Un médecin espagnol avait été appelé, il avait fait quitter l'application, l'avait remplacée par une décoction de mauves. Il avait supprimé la potion de quina, dont le malade n'avait encore pris qu'une cuillerée, et pratiqué une forte saignée, qui plongea tout de suite le malade dans un grand abattement. Lorsque je l'examinai pour la seconde fois, il était dans un état comateux, répondant rarement et faiblement aux questions qu'on lui adressait. La pustule avait fait des grands progrès; elle était noire, charbonneuse, et de la grandeur d'un écu de cinq francs. La tuméfaction avait tellement augmenté, que l'on ne distinguait plus les traits de la face; le bras était plus du triple de son volume ordinaire. Le thorax, l'abdomen, la cuisse et la jambe du même côté ne laissaient plus distinguer aucune forme ; je me retirai, prévoyant une terminaison fâcheuse ; en effet, la mort arriva cinq ou

six heures après, environ dix-huit heures à dater de l'apparition des premiers symptômes. Il me fut impossible d'obtenir de faire l'ouverture du cadavre.

J'ai souvent eu occasion d'observer cette maladie, soit sur les gens du pays ou sur les militaires français, et n'en ai plus rencontré qui se soit terminée par la mort de l'individu. Elle est même quelquefois fort simple, et change peu l'état général du malade.

II.e OBSERVATION.

Le nommé Mugnos, domestique, âgé de trente ans, d'un tempérament bilieux, fut atteint, le 20 août 1824, d'une démangeaison à l'avant-bras droit; les grattemens répétés firent naître une petite vésicule qui fut déchirée. Bientôt il s'aperçut que le membre se gonflait, et que la rougeur augmentait. Quand je l'examinai, le bras et l'avant-bras étaient confondus par un boursoufflement. On apercevait sur ce dernier, à sa partie postérieure et moyenne, un tubercule de la largeur d'un écu de trois francs, d'une couleur noirâtre, mais dont le cercle inflammatoire n'était pas bien tranché. Le malade se plaignait d'un léger mal de tête et de quelques envies de vomir, avec des lassitudes dans les membres. J'employai tout de suite un fer rougi à blanc pour circonscrire la tumeur; je fis appliquer un cataplasme saupoudré de camphre, et ordonnai, à l'intérieur, une potion de quina camphré. Six heures après, lorsqu'on renouvela le cataplasme, la pustule offrait la circonférence d'un écu de cinq francs; le gonflement du bras avait diminué, et le malade éprouvait un bien-être général. Ce mieux se soutint, et, cinq jours après, l'escharre commença à se détacher, laissant à découvert une plaie rosée et garnie de boutons charnus, qui fut assez long-temps à se cicatriser. Pendant tout le traitement, Mugnos ne fut pas alité, et ne cessa de vaquer à ses occupations, ayant soin seulement de ne point se servir du bras malade.

Les principales causes de la pustule maligne sont, dans ce pays,

la chaleur excessive, la mauvaise nourriture, l'abus, pendant l'été, de la viande de cochon, et de certains boudins qu'ils nomment *morcillas*, et qui, préparés dans le mois d'octobre, ont sans doute éprouvé un commencement de putréfaction. Il faut ajouter les piqûres des insectes, tels que les moustics, les scorpions, etc., dont l'homme de la campagne peut être atteint pendant son sommeil sans y prêter attention. Il est probable que la saignée est nuisible dans le traitement de cette maladie, et qu'il faut avoir promptement recours à la cautérisation à l'extérieur, et aux antiseptiques à l'intérieur. Je n'ai pas remarqué qu'elle fût contagieuse, dans le sens que quelques-uns donnent au mot *contagion*. Jamais je ne l'ai vue se déclarer dans les familles où l'on soignait un individu qui en était atteint; moi-même dans les scarifications que je pratiquais aux pustules pour y porter un caustique, j'ai quelquefois introduit le doigt dans l'intérieur de la plaie pour reconnaître la profondeur des incisions, et n'en ai jamais rien ressenti.

Sans doute un séjour plus prolongé dans l'Estramadure, des relations plus fréquentes avec les habitans, et la communication de renseignemens essentiels, m'auraient mis à même de rendre ce travail plus complet et plus digne d'être offert à l'illustre Faculté devant laquelle je me présente. Profitant des conseils qui me seront adressés, si mon devoir doit me rappeler encore sous les mêmes climats, je ferai en sorte, par de nouvelles investigations, de remplir les lacunes qui se font remarquer dans cette relation rapide, et par des recherches suivies d'ajouter quelques observations de plus à l'appui des faits positifs que j'ai avancés.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Æstate et autumno cibos difficillimè ferunt : hyeme , facillimè ; deindè, vere. *Sect.* 1, *aph.* 18.

II.

Quo in morbo somnus laborem facit, lethale ; si verò somnus juvet , non est lethale. *Sect.* 2 , *aph.* 1.

III.

Ubi in febre non intermittente difficultas spirandi et delirium fit , lethale. *Sect.* 4 , *aph.* 50.

IV.

Quibus perscissum fuerit cerebrum , his necesse est febrem et bilis vomitum supervenire. *Sect.* 6 , *aph.* 50.

V.

Lingua nigra atque cruenta , si quid horum signorum abest , non valdè malum : morbum enim minorem declarat. *Sect.* 8 , *aph.* 9.

VI.

Quæ medicamenta non sanant , ea ferrum sanat ; quæ ferrum non sanat , ea ignis sanat ; quæ verò ignis non sanat , ea insanabilia existimare oportet. *Ibid.* , *aph.* 6.